



# GRISÉLIDIS.

Au grillage de la chapelle,  
Que mon âme étreint en partant,  
J'ai suspendu mon lin flottant,  
Pour que la Vierge m'y rappelle.  
Doux abri de mon souvenir,  
Bénèrez-vous mon avenir !



En Lombardie, sur les confins du Piémont, est une contrée nommée la terre de Saluces. Le marquis Gautier en était le seigneur; jeune, bien fait, brave, il avait le défaut d'aimer la liberté du célibat.

Ses vassaux en étaient affligés, et vinrent lui tenir ce discours : « *Marquis*, notre souverain seigneur, « vous savez que les années passent en s'envolant, et « ne reviennent jamais. Quoique vous soyez à la fleur « de l'âge, vos vassaux vous supplient d'agréer qu'ils « vous cherchent une dame de haute naissance, belle, « vertueuse, qui soit digne de devenir votre épouse

« et leur souveraine. » A ce discours, le marquis répondit : « Mes amis, il est vrai que je me plais à jouir de cette liberté, qu'on perd dans le mariage; toutefois, je vous promets de prendre une femme et j'espère de la bonté de Dieu qu'il me la donnera telle que je pourrai avec elle vivre heureux et sans trouble : mais je veux auparavant que vous me promettiez une chose : c'est que celle que je choisirai, quelle qu'elle soit, *fille de pauvres* ou *fille de riches*, vous la respectiez et l'honoriez comme votre dame, et qu'aucun de vous n'ose blâmer mon choix ni en murmurer. »

Les barons sujets le promirent et le remercièrent d'avoir déferé à leur requête. Le marquis prit avec eux jour pour ces noces : ce qui causa par tout le pays de Saluces une joie infinie.

Or, à peu de distance du château il y avait un village que traversait ordinairement le marquis lorsqu'il

Paroles

DE

M<sup>rs</sup> DESBORDES-VALMORE.

# GRISELIDIS.

Musique

DE

M. A. PANSERON.

## ROMANCE.

*Andante. M<sup>rs</sup> 88.*



PIANO.

(1) Les virgules indiquent les respirations.



allait à la chasse; au nombre des fermiers était un vieillard appelé *Janicola*, pauvre et infirme. (Souvent dans une chaumière repose la bénédiction du Ciel.)

Ce bon vieillard en était la preuve, car il lui restait de son mariage une fille nommée *Grisélidis*, parfaitement belle de corps, et d'âme encore plus belle, qui soutenait la vieillesse de son père. Le jour elle allait garder ses brebis, le soir elle lui apprêtait son chétif repas; le levait, le couchait sur son pauvre lit; et enfin tous les soins, tous les services qu'une bonne fille doit à son père, la vertueuse *Grisélidis* les rendait au sien.

Depuis longtemps le marquis de Saluces avait été informé, par la renommée, de la vertu et de la conduite respectable de cette fille: souvent, en allant à la chasse, il lui était arrivé de s'arrêter pour la regarder, et dans son cœur il avait déjà déterminé que si jamais il choisissait une épouse, il ne prendrait que *Grisélidis*.

Cependant le jour qu'il avait fixé pour sa noce arriva, et le palais se trouva rempli de dames, de chevaliers, de bourgeois. Mais ils avaient beau se demander les uns aux autres où était l'épouse de leur seigneur, aucun ne pouvait répondre. Lui, alors, comme s'il eût voulu aller au-devant d'elle, sortit de son palais; et tout ce qu'il y avait de dames, de chevaliers le suivirent. Il se rendit droit au village du pauvre homme *Janicola*, auquel il dit: « *Je sais que tu m'as toujours aimé; j'en exige de toi une preuve aujourd'hui, c'est de m'accorder ta fille en mariage.* » Le pauvre homme interdit d'abord répondit: « Sire, vous êtes mon maître et seigneur, et je dois vouloir ce que vous voulez. » Sa fille était debout auprès de son vieux père, toute honteuse. Le marquis la saluant: « *Grisélidis*, lui dit-il, je veux vous prendre pour mon épouse; votre père y consent; je me flatte d'obtenir votre aveu: mais, répondez à une demande que je vous fais devant lui: je désire femme qui me soit soumise, qui ne veuille jamais que ce que je voudrai, et qui, quels que soient mes caprices ou mes ordres, croie que son devoir est de les exécuter; devenant ma

femme, consentez-vous à observer ces conditions? » *Grisélidis* lui répondit: « Monseigneur, puisque telle est votre volonté, je m'y sou mets. Ordonnez-moi ma mort, je vous promets de la souffrir sans me plaindre. » Il suffit, dit le marquis en lui prenant la main, et sortant de la maison, il la présenta à ses barons et à son peuple: « Mes amis, s'écria-t-il, voici ma femme, voici votre dame que je vous prie d'aimer, d'honorer à l'égal de moi-même. »

Elle fut menée au palais où les dames d'honneur la revêtirent de riches étoffes et de ses habits nuptiaux; elle rougissait, elle était toute tremblante. Le mariage et les noces furent célébrées le jour même. Le palais retentit de toutes sortes d'instruments: de tous côtés on n'entendit plus que des cris de joie.

*Grisélidis*, qui s'était fait estimer par une conduite vertueuse, dès ce moment modeste, douce, affable, obligeante, se fit aimer encore plus. Il n'y eut personne qui n'applaudit à sa fortune. Bientôt elle devint enceinte et mit au jour une fille après neuf mois d'espoir et de souffrances.

Quoique les seigneurs et vassaux eussent plutôt désiré un fils, il y eut pourtant de grandes rejoissances. L'enfant fut nourri par sa mère: mais dès qu'elle fut sevrée, le marquis s'occupant du projet d'éprouver son épouse, quoiqu'il l'aimât de plus en plus, entra dans sa chambre affectant l'air d'un homme troublé: « *Grisélidis!* lui dit-il, tu n'as point oublié sans doute ta première condition en devenant mon épouse; j'en avais presque perdu la mémoire, tant est grande ma tendre amitié pour toi: mais depuis ton accouchement nos barons murmurent: ils se plaignent d'être destinés à devenir un jour les vassaux de la petite fille de *Janicola*; et moi dont l'intérêt est de les ménager, je me vois forcé de leur faire ce sacrifice douloureux. Je viens demander ton aveu cependant, et t'exhorter à cette patience que tu m'as promise.—Cher sire! répondit *Grisélidis*, vous êtes mon seigneur et mon mari; ma fille et moi nous vous appartenons; et quelque chose que vous ordonniez de nous, jamais rien ne me fera oublier la soumission que je vous dois. » Tant de modération et de dou-

ceur étonnèrent son mari ; il se retira le fond du cœur plein d'amour et d'admiration pour sa femme. Puis appelant un de ses vieux serviteurs, il l'envoya de suite chez *Grisélidis* : « Madame ! lui dit le sergent, daignez me pardonner la triste commission dont je suis chargé : mais monseigneur demande votre fille dès ce moment même. » Elle tremblait pour les jours de son enfant, mais elle étouffa sa douleur néanmoins et retint ses larmes : elle alla prendre le bel enfant dans son berceau ; le regarda longtemps avec tendresse ; puis ayant fait le signe de la croix sur son front, et le baisant pour la dernière fois, elle le livra au sergent. Celui-ci vint redire à son maître l'exemple de courage dont il venait d'être le témoin. Le marquis ne pouvait se lasser d'admirer la vertu de sa femme : mais dès qu'il vit pleurer dans ses bras cette belle enfant, son cœur fut ému. Cependant il se remit, et ordonna que l'on portât secrètement sa fille chez la comtesse d'Eimpeiche, sa sœur, en la priant de la faire élever sous ses yeux, mais de façon que le comte, son mari, ne pût connaître le mystère de sa naissance.

Depuis cette séparation, le marquis vécut avec sa femme comme auparavant ; elle lui témoigna toujours le même amour, le même respect ; jamais elle ne montra sa tristesse, et ne prononça devant lui le nom de sa fille. Quatre années se passèrent ainsi, au bout desquelles elle accoucha d'un enfant mâle, qui combla la joie du père et de ses sujets. Elle le nourrit de son lait comme l'autre ; mais quand ce fils bien-aimé eut deux ans, le marquis voulut le faire servir à éprouver encore la soumission de *Grisélidis*, et lui tint le même discours qu'il lui avait tenu à propos de sa fille. *Grisélidis* ressentit une douleur mortelle ; ayant perdu sa fille, elle vit qu'on allait faire mourir encore son fils, son unique espérance ! Reines, princesses, femmes de tous les états, écoutez la réponse de la vertueuse *Grisélidis* : « Cher sire ! je vous l'ai juré autrefois, et je vous jure encore de ne vouloir jamais que ce que vous voudrez. Ordonnez-moi donc tout ce qu'il vous plaira : si vous voulez que je meure, j'y consens, car la mort n'est rien pour moi auprès

du malheur de vous déplaire. » Toujours plus étonné, et dans l'admiration, il ne pouvait attribuer un si grand courage qu'à l'amour qu'elle lui gardait encore. Il envoya donc prendre l'enfant, et le fit porter à la comtesse, sa sœur, où il fut élevé comme le premier fruit de son mariage. Après deux aussi terribles épreuves, le marquis eût dû se croire sûr de sa femme ; mais il est des cœurs soupçonneux que rien ne guérit. En vain, il trouvait toujours la sienne plus soumise ; toujours il brûlait de la tourmenter de nouveau.

Sa fille avait douze ans, son fils en avait huit quand il pria sa sœur de les lui ramener ; et en même temps, il fit courir le bruit qu'il allait répudier sa femme. Cette barbare nouvelle parvient aux oreilles de *Grisélidis* : on lui dit qu'une personne de naissance et belle comme une fée, arrivait pour être marquise de Saluces. Consternée d'un pareil événement, elle s'arma pourtant de courage, et attendit. Le marquis la fit venir en présence de ses barons et lui parla ainsi : « *Grisélidis* ! depuis douze ans que tu es ma femme, je me suis plu à t'avoir pour compagne, parce que je considérais ta vertu plus que ta naissance ; mais il me faut un héritier titré par sa mère ; mes vassaux l'exigent ; et Rome permet que je prenne enfin une épouse digne de moi.

« Elle arrive sous peu de jours, ainsi, prépare-toi à ce nouveau sacrifice ; emporte ton douaire, et rappelle tout ton courage. — Monseigneur, répondit *Grisélidis*, je n'ignore pas que la fille du pauvre *Janicola* n'était pas faite pour devenir votre épouse, et dans ce palais dont vous m'avez rendue la dame, je prends Dieu à témoin que tous les jours, en le remerciant de cet honneur, je ne m'en reconnaissais pas digne. Je laisse donc ces lieux puisque telle est votre volonté, et je retourne mourir dans la cabane qui me vit naître, pour rendre à mon vieux père des soins que j'étais forcée malgré moi de laisser à une étrangère. Quant au douaire, je n'ai pu vous apporter que pauvreté, respect et amour. Tous les habillements que j'ai vêtus sont à vous ; permettez que je les quitte, et que je reprenne les miens que j'ai conservés : je suis sorti pauvre de chez mon père et j'y rentrerai pau-

vre. » Le marquis fut tellement ému de ce discours qu'il ne put retenir ses larmes et sortit pour les cacher. *Grisélidis* quitta ses bijoux, ses ornements, reprit ses habits rustiques et se rendit à son village, suivie d'une foule de barons, de dames qui fondaient en larmes, regrettant tant de vertus : elle seule ne pleurait pas. On arriva chez son père, qui fut peu étonné de l'événement. Il s'était toujours douté que tôt ou tard le marquis la renverrait ainsi. Le vieillard l'embrassa tendrement et sans témoigner de courroux, puis remercia les dames qui l'avaient accompagnée. Le bon vieillard n'eut point à consoler sa chère et malheureuse *Grisélidis*, car elle-même ranimait son courage.

Cependant le comte et la comtesse d'Empieiche allaient arriver au palais avec les deux enfants ; le marquis pour consommer sa dernière épreuve, envoya chercher *Grisélidis*, qui revint aussitôt à pied. « Fille de *Janicola*, lui dit-il, demain arrive ma nouvelle épouse ; et comme personne dans mon palais ne connaît si bien que toi ce qui peut me plaire, et que je souhaite la bien recevoir, j'ai voulu te charger de ce soin. — Sire ! répondit-elle avec douceur, tant que Dieu me laissera des jours, je me ferai un devoir d'exécuter ce qui sera votre plaisir. » Elle fut donner des ordres aux officiers domestiques, et fit préparer la chambre nuptiale destinée à celle dont l'arrivée prochaine l'avait fait chasser. Dès que cette personne parut, loin de rougir des pauvres habits qu'elle portait, elle alla au-devant d'elle, et la conduisit dans la chambre nuptiale. L'heure du festin arrivée le marquis la fit venir encore, et lui montrant cette épouse dont la parure était éblouissante, il lui demanda ce qu'elle en pensait : « Monseigneur, dit-elle, vous ne pouviez la choisir plus belle et plus

charmante ; et si Dieu exauce ma prière, vous serez heureux avec elle ; mais épargnez-lui la douleur que j'ai ressentie, car elle en mourrait. » A ces mots, des larmes abondantes s'échappèrent des yeux du marquis, et admirant cette vertu que rien n'avait pu lasser, il se jeta à ses pieds, en s'écriant : « *Grisélidis* ! ma chère *Grisélidis* ! c'en est trop ! j'ai fait pour éprouver ton amour, ta vertu, plus que jamais homme sous le ciel n'eût imaginé. Alors il la serra dans ses bras, ajoutant en présence de l'assemblée : « Femme incomparable ! toi seule au monde est digne de rester mon épouse ; tu m'as cru ainsi que mes sujets le bourreau de tes enfants et tu ne m'as point maudit ! eh bien ! ma sœur vient de les ramener ; regarde-les : vous, chers enfants, précipitez-vous aux genoux de votre digne mère. »

*Grisélidis* ne put supporter une si grande joie : elle tomba sans connaissance. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle couvrit de baisers et de larmes ces deux êtres chéris, et les tint si longtemps serres sur son cœur qu'on eut de la peine à les lui arracher. Tout le monde pleurait ; on n'entendait que des cris de joie et d'admiration, et cette fête, ce festin splendide qu'avait préparé le respectueux amour du marquis, devinrent pour la femme un triomphe moins décevant que le premier.

Le marquis fit venir au palais de Saluces le vieux *Janicola*, qu'il honora comme son père le reste de sa vie ; les deux époux vécurent dans l'union et la concorde la plus parfaite ; et *Grisélidis* fut l'unique objet des tendres soins de son époux. Ils marièrent un jour leurs enfants dont ils virent les successeurs, et après eux, leurs fils héritèrent de la terre de Saluces, où cette histoire fut longtemps racontée encore avec une sainte vénération.

